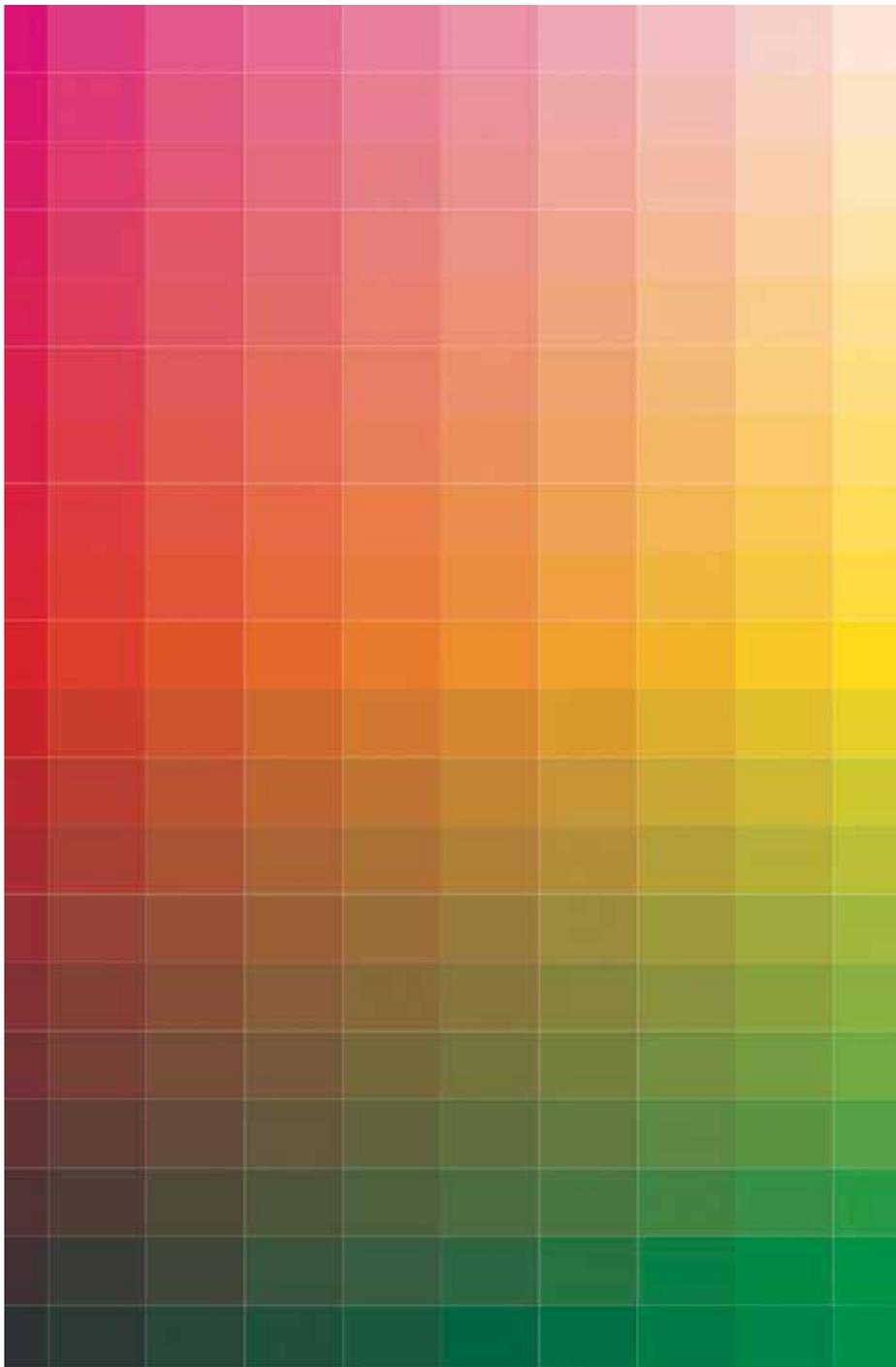


Stéphane Dafflon : rythmes colorés au Plateau

Page 5



Stéphane Dafflon, AM012, 2017. Courtesy de l'artiste et Air de Paris. © Stéphane Dafflon.

DECOUVERTES

Jonas Delhaye
Bianca Bondi

EXPOSITIONS

Neil Beloufa
Cécile Beau
Stéphane Dafflon
Ah ! la belle vie numérique
Alex Cecchetti
Ange Leccia
Karine Bonneval et Julie C. Fortier
Théo Mercier
Talismans
Louise Hervé et Chloé Maillet
Mohamed Bourouissa
Circulation(s)
White blood, blue night
Tarik Kiswanson

ENTRETIEN

Linda Sanchez

PORTRAIT

Julien Creuzet

HISTOIRE

Women House

EVENEMENT

Art Paris Art Fair
DRAWING NOW
Prix SAM 2016, Massinissa Selmani

E+

Prix StudioCollector : Raphaël Botiveau

Découvertes

Jonas Delhaye : Dans l'intimité du paysage



Jonas Delhaye, *Synthèse*, 2012, d'après une nouvelle du recueil Aleph de Luis Borges, L'écriture du dieu © l'artiste et la Galerie Maubert.

Pour l'artiste Jonas Delhaye, explorateur avant tout, la nature est un vaste laboratoire où il est possible d'interroger les éléments afin d'en faire émerger des singularités dans des récits poétiques. L'espace devient atelier et l'artiste arpente, s'approprie et révèle le territoire afin de nous raconter des histoires, induire une perception authentique où l'expérience du temps transparait.

Ses œuvres relèvent à la fois du processus de création, d'éléments collectés mais aussi des traces résiduelles suite à cette immersion dans le paysage. Il s'agit d'oublier le motif pour s'intéresser au mode opératoire où le geste de l'artiste prend sa source dans les émotions ressenties au cours de ses promenades.

Avec Jonas, la peinture de paysage a cédé le pas à la sculpture, l'installation, la photographie et les actions engageant le corps. La contemplation des éléments reflète une réflexion sur la condition de l'artiste et de fait une réflexion sur un subtil équilibre entre la perte et le gain dans une relation d'empathie avec la nature. L'observation est tributaire des moyens d'enregistrement et ses photographies relatent l'incidence du temps comme avec « *Liquidambar* » où un abri photographique - chambre noire - est construit autour d'un arbre et, selon le principe du sténopé, permet d'imprimer l'image du feuillage sur le papier argentique. Le vide au centre de l'image correspond à la réserve représentant le plein de l'arbre. La question de la réserve, dans tous les sens du terme-ensemble mis de côté, blanc dans un dessin, espace de stockage, espace protégé, condition de précaution- est une de ses préoccupations.

L'interaction entre lumière et matière est également essentielle dans son travail et

récurrente dans de nombreuses œuvres. « *Etant donnée* », vue d'une fenêtre ouvrant sur le paysage, est réalisée grâce à la lumière traversant le trou de la serrure d'une chambre et imprimant l'image sur un papier photosensible placé dans un couloir obscur ; un bel hommage au peintre Vermeer. La fenêtre, comme un cadre photographique, propose une vision du monde, une ouverture sur l'imaginaire et devient métaphore du regard et de l'activité créatrice. Où l'esprit franchit l'obstacle symbolique.

Mais une des pièces emblématiques de cet artiste reste « *Synthèse* » où il réécrit, en imprimant lettre après lettre sur les feuilles d'un chêne, la nouvelle « *L'écriture du dieu* » de Jorge Luis Borges. L'histoire infuse l'artiste et se révèle autrement, au cours d'un processus très long qui finira par disparaître au fil des saisons. Comme le prisonnier de Borges, Jonas cherche la formule secrète dans le texte projeté par la lumière filtrante. Il est aussi question d'absence et de mémoire puisque cinq années plus tard, dans le cadre de sa première exposition personnelle « *En marge des jours* » que lui consacre la galerie Maubert, il réécrira en

creux sur de nouvelles feuilles des fragments de texte extraits au hasard mais soigneusement apposés de façon à laisser place à l'imaginaire de chacun.

Enfin, dernièrement, dans sa Bretagne natale, il n'hésite pas à envoyer deux ballons sondes afin de récolter le sable doré du Sahara en suspension dans l'air ce jour-là, avec l'adresse des prochains lieux d'exposition... qui sait s'il lui sera donné l'occasion de récupérer à la galerie ces échantillons portés par le vent ?

Sylvie Fontaine

INFOS PRATIQUES

En marge des jours

Galerie Maubert

20 rue Saint-Gilles, Paris 3^e

du 13 janvier au 24 février 2018

« *Devenir* » exposition collective

Collège des Bernardins

20 Rue de Poissy, Paris 5^e

du 9 mars au 8 juillet 2018

Jonas Delhaye, *Synthèse*, 2012, d'après une nouvelle du recueil Aleph de Luis Borges, L'écriture du dieu, © l'artiste et la Galerie Maubert.



Bianca Bondi : Une exploration de la psyché du monde



Aire de Rite, 2017. Acier, latex, sel, soie, coquillages, matériaux divers. Vue de l'exposition, Ainsi jouent les enfants seuls, 2017, commissaire Pierre Ardouvin, Les Ateliers des Arques. Image : courtesy de l'artiste

Bianca Bondi, originaire d'Afrique du Sud, arrive à Paris fin 2006 et intègre l'année suivante les Beaux-Arts de Cergy. Après deux années de formation artistique traditionnelle à Johannesburg, c'est dans cette école réputée pour favoriser des pratiques transversales qu'elle va pouvoir développer son goût pour l'expérimentation et sa curiosité instinctive devant l'éclosion des formes et leurs métamorphoses. Sensible aux phénomènes cosmiques, à la biochimie, aux principes énergétiques et aux mondes parallèles, Bianca Bondi fabrique des « objets » à la lisière du symbolique et de la science, de la phénoménologie et du conceptuel.

Son processus de travail, souvent in situ, en lien avec l'histoire du lieu, peut être assimilé à une pratique rituelle ou une sorte d'alchimie empirique, faisant la part belle et poétique à la mutation et à l'oxydation. Il en résulte des surfaces étranges, des objets déroutants, des installations intrigantes. Ses matériaux de prédilection sont le latex, le cuivre, le sel, choisis pour leur potentiel de transformation ou leurs propriétés intrinsèques mais on trouve aussi des fleurs séchées, de la résine, du textile, des câbles, du néon... Le plus souvent, le geste est simple, procède de l'empreinte, de l'alliance entre deux formes. Bianca Bondi laisse le temps faire œuvre. Le lieu où les choses se font et celui où les choses se défont ne seraient-ils pas qu'un seul et même monde, vu par le prisme de la réversibilité ? Que connaît-on vraiment de la vie de la matière ? Et de la vie intérieure ? Et du monde des esprits ?

Présentée dans de nombreuses expositions de la jeune création en France et à l'étranger (Emerige en 2015, La villa Belleville, résidente aux Arques en 2017, etc.), l'artiste propose ses deux premières expositions personnelles, l'une à la galerie 22,48m² à Paris, et l'autre à Johannesburg.

« Gradually, then Suddenly », le titre de l'exposition parisienne est extrait d'une nouvelle d'E. Hemingway de 1926. Il suggère la part temporelle et intangible du travail de Bianca Bondi, mais il rend compte aussi de ses préoccupations sur la société, notamment l'aveuglement à ignorer les

signes avant-coureurs des crises. Une double lecture - comme celle du néon Psychic* accroché à l'extérieur de la galerie - qui traduit la part « voyante » de l'artiste dans son exploration de la psyché du monde.

Marie Gayet

*A psychic, en anglais signifie une voyante.

INFOS PRATIQUES

Bianca Bondi, *Gradually, then Suddenly*
Galerie 22,48m²
30 rue des Envergies, Paris 20^e
du 10 janvier au 24 février



Posy, 2017. Cuivre, sel, quartz, coquillages, Anigozanthos, solutions chimiques divers. Image : Renato Ghiazza. Courtesy de l'artiste

Expos

Neil Beloufa : « L'ennemi de mon ennemi »



Neil Beloufa, *Développement durable*, MRAC-Sérignan, 2017, © Aurélien-Mole

Qui est l'ennemi de mon ennemi ? Vient-il de l'intérieur ou de l'extérieur ? Se cache-t-il derrière des messages globalisés, a priori anodins, fondés sur nos actes de communication et d'achat, décryptés en permanence par les géants du web, ces fameux GAFA (Google, amazon...) ? Qu'en est-il de notre liberté individuelle ? Autant d'enjeux qui traversent la pratique de Neil Beloufa.

L'artiste, trentenaire franco-algérien adoubé du système (prix Marcel Duchamp, fondation Ricard, Audi Awards), exposé de Téhéran à Venise, ou New York, ne cesse dans de savants dispositifs hypnotiques, de dénoncer les dérives et le chaos de nos turpitudes contemporaines. Dans « Développement durable » pour le MRAC à Sérignan, il était question des dérives de la consommation à partir de

pulsions scopiques issues d'environnements organiques mêlant rebuts, machines, artefacts et effets de transparence. Une métaphore pour dire la puissance du message capitaliste qui se cache derrière une esthétique uniformisée et séduisante.

Pour le Palais de Tokyo où il avait déjà exposé en 2012, il s'agit de décoder les représentations du pouvoir à l'œuvre, et leur perpétuelle contradiction. Ainsi tout devient interchangeable, et les mêmes codes peuvent être utilisés par des puissances ennemies, comme l'explique Guillaume Désanges, le commissaire de l'exposition.

Dès lors, quelle est la place de l'artiste dans ce jeu de dupes ? Quelle autonomie peut-il garder face à l'institution et au marché ? Autant de situations paradoxales mises en

avant à partir de faits, archives, images existantes qu'il traduit par des agencements posés sur présentoirs, attendant que des robots comme ceux utilisés pour les achats en ligne, les déplacent, opérant une métaphore de l'interchangeabilité du discours.

Comment représenter la mémoire ? Les slogans de l'armée ne sont-ils pas les mêmes que ceux de grandes marques sportives ? Capitalistes et non capitalistes n'utilisent-ils pas les mêmes stratégies au service de mêmes idéologies ?

Cette confusion du discours et des rôles s'appuie sur des décors en volume composites provoquant une instabilité dans la perception du spectateur.

A partir également d'installations existantes, d'œuvres d'artistes invités dans lesquels se retrouve Neil Beloufa, et d'objets réels empruntés comme pièces à conviction (musée de l'armée à Paris, Army museum de Londres), l'artiste souhaite livrer ses sources d'inspiration et questionnements éthiques et politiques.

Identités poreuses, rôles fluctuants, fragmentation des récits, sont autant d'affabulations possibles servies par les artifices de la caméra ou de l'architecture des images rapportées.

Marie de La Fresnaye

INFOS PRATIQUES

Neil Beloufa

Palais de Tokyo

13 avenue du président Wilson, Paris 16^e

du 16 février au 13 mai



Neil Beloufa, *Néolibéral*, Galerie-BH, 2015, © Aurélien-Mole.

La poésie de l'imaginaire selon Cécile Beau

Cécile Beau nous invite à un voyage aux confins de deux mondes, terrestre et fossile, dans deux espaces-temps distincts. Cette artiste aime à ausculter la nature, la comprendre et la retranscrire dans des environnements fictionnels en mêlant approche esthétique et scientifique. Elle présente des « paysages » distordus toujours dénués de présence humaine, mélange les temporalités, enfin donne à voir ce qui est à peine visible et n'hésite pas à rallier infiniment grand et infiniment petit.

Avec l'exposition « *La région vaporeuse* » à la Maison des arts de Malakoff, le spectateur pénètre dans un monde mystérieux et troublant. Plongé dans une semi-pénombre, il perd alors ses repères spatio-temporels. Comme à son habitude, Cécile Beau aime à « rejouer les phénomènes naturels avec la technologie » et explore la matière avec beaucoup de poésie afin de donner une autre perception du monde qui nous entoure, du sol que nous foulons. Elle étudie l'état des minéraux de leur origine cosmique - avec les météorites - à leur transformation géologique.

Dès l'entrée, des cyanotypes s'offrent au regard du visiteur, représentant les thèmes astraux d'impacts de météorites, tels des cartes de notre système planétaire - dans un mélange des genres entre astronomie et astrologie. Des racines transpercent le plafond et étendent leurs ramifications étonnantes, lorsque des formes rocheuses et végétales placées dans des aquariums

sont soumises à une expérience sonore, plongeant ainsi l'espace dans une atmosphère irréaliste. Le son récurrent dans les œuvres de Cécile Beau génère le temps et l'espace hors-champs. Ainsi avec « *Erosion* », une cavité creusée dans le mur donne à entendre l'invisible mouvement de particules de poussière, évoquant l'érosion des roches au fil des millénaires.

À l'étage, dans un monde parallèle, « *La Siouva* », souche en mutation entre règne végétal et animal, étire ses pattes à travers le sol jusque dans l'espace inférieur alors que le son du cosmos envahit le lieu.

Une belle expérience sensorielle, relevant comme souvent chez cette artiste de la science-fiction, où les minéraux respirent et les végétaux amorcent un mouvement...



Cécile Beau, en collaboration avec Anna Prugne, *La Siouva*. Vue de l'exposition In-Natura au DOC, production Artais

INFOS PRATIQUES

La région vaporeuse

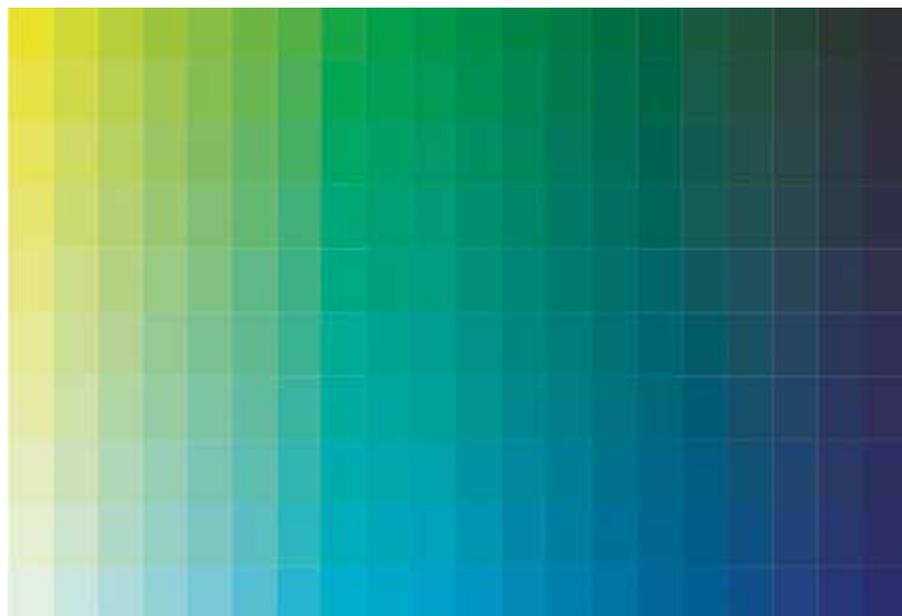
Maison des arts de Malakoff

105, avenue du 12 février 1934, Malakoff

du 11 janvier au 11 mars

Sylvie Fontaine

Stéphane Dafflon : rythmes colorés au Plateau



Stéphane Dafflon, AM013, 2017. Adhésif mural, dimensions variables. Courtesy de l'artiste et Air de Paris, Paris © Stéphane Dafflon.

Neuf ans après son intervention au MAMCO à Genève, Stéphane Dafflon (né en 1972) fait déborder sa peinture abstraite, vibrante et colorée, bien au-delà du châssis. Pour sa première exposition monographique dans une institution parisienne, l'artiste suisse joue de l'architecture brute du Plateau où il déploie sur des pans entiers de murs des

adhésifs révélant plus d'une centaine de teintes.

Des peintures acryliques aux formes rectangulaires, triangulaires ou hexagonales rythment l'espace d'exposition, tandis que des sculptures en bois ou en métal assemblées avec des fixations magnétiques rappellent des cadres sans toile qui réver-

bèrent les couleurs. Les cimaises sont découpées, les perspectives démultipliées constituant une musique optique qui modifie notre perception du lieu.

Produites spécialement pour l'exposition, les œuvres de Stéphane Dafflon traduisent ici un geste artistique tant pictural qu'architectural. Leurs motifs, couleurs et positionnements sont méticuleusement pensés via des logiciels informatiques de graphisme et de modélisation 3D, puis transposés de l'ordinateur à la toile ou au mur. Leur titre indexé aux initiales de leur médium indique la création d'un répertoire systématique. Grâce à cette technique, Stéphane Dafflon opère un pliage des volumes dont le relief apparaît subtilement dans les interstices.

Comme l'indique son titre, l'exposition U+25A6 s'apparente dès lors à une grille, forme géométrique devenue caractère informatique Unicode : grille de lecture, de combinaisons infinies de couleurs, de formes et de rythmes.

Anne Bergeaud

INFOS PRATIQUES

Stéphane Dafflon - U+25A6

Le Plateau - Frac Île-de-France

Place Hannah Arendt, Paris 19^e

du 1^{er} février au 15 avril

Ah ! La Belle Vie Numérique !



Carla Gannis, *The Garden of Emoji Delights*, 2014 Vidéo en boucle, 1080 pixels, 5 min Dimensions variables. Courtesy de l'artiste & TRANSFER Gallery New York

« Ce n'est pas une exposition qui parle du numérique mais qui montre comment le numérique a changé nos vies, qui parle donc de nos vies modernes. » (Fabrice Bousteau, commissaire)

« *La Belle Vie Numérique !* » présente des oeuvres évoquant les métamorphoses de notre monde sous la pression numérique. Sitôt entré, nous voilà confronté au langage informatique, et sommé de choisir entre deux parcours : « 0 » ou « 1 » ; les deux se rejoindront au terme de la visite, avec l'entrée dans l'ère quantique : à la fois « 0 » ET « 1 ».

Je vous conseille de commencer par vous asseoir sur l'un des rondins de bois que vous trouverez au sous-sol, dans la pièce consacrée au film de Stéphane Degoutin et Gwenola Wagon, *World Brain*. Dans une atmosphère forestière, parmi ces sous-produits du bois que sont encore les livres en papier, vous saurez tout sur les dessous du numérique ! De Big Brother à Big Data, et retour...

A ce même étage, vous verrez également comment une machine a peint un vrai-faux portrait de Rembrandt, ou des jeux formels

à partir d'oeuvres de Klimt ou Jérôme Bosch.

Parmi la trentaine d'artistes présents, vous pourrez voir aussi une vidéo de Winshluss : « *Alone together* » : l'expérience que nous faisons tous les jours de ces jeunes ou moins jeunes rivés à leur écran, absents à tout le reste. Ici, les personnages, tous identiques, marchent dans une forêt qu'ils ne voient pas. Ils ne font que suivre la lumière de leur portable qu'ils tiennent à la main, et qui constitue tout leur monde.

Après l'extinction de la batterie du téléphone portable, la forêt redevient celle des contes, noire et malfaisante, mais là, les fantômes sont électriques et pétrifient l'imprudent en cristaux géants qui diffusent une lumière qui n'éclaire pas.

Ne manquez pas d'aller voir, à l'étage, les cercles de sable de Lyes Hammadouche, fort bien présentés, et passez la main sur les plantes et sur la belle pièce en bois du duo Scenocosme pour les faire chanter.

Enfin, avant de partir, allez faire tirer le portrait de votre aura électromagnétique. Reliée à un piano mécanique, la machine de Véronique Béland vous fera entendre votre humeur du moment !

Dominique Chauchat

INFOS PRATIQUES

La Belle Vie Numérique !

Fondation EDF

27 rue Récamier, Paris 7^e

jusqu'au 18 mars

« Thamam Shud », des espaces habités à vivre

Plasticien, poète et chorégraphe, Alex Cecchetti profite des espaces de la Ferme du Buisson pour proposer des expériences qui convoquent tous les sens, des moments de pause, où se raconter des récits. Le point de départ de son projet est un fait divers et chaque salle est conçue comme une œuvre à expérimenter.

Le parcours commence par la « Reading Room », où le visiteur est invité à prendre le temps de découvrir des livres, ceux utilisés par l'artiste pour une performance.

En ouvrant, La « Music Door », le visiteur l'active comme s'il jouait d'un instrument.

Dans la « Music Room », une installation, partition « 500 000 Azalées » attire le regard. Ces peintures nous captivent pour leurs couleurs, l'effet de mouvement qu'elles dégagent, telles des notations. Un piano attend son musicien... Puis des sculptures, rampes d'escaliers courbes incitent à danser. Un « dance floor » en cuivre sur lequel sont disposées sept pierres de rivière suggère un paysage où se promener, ramasser des éléments, jouer... Ou bien s'en servir dans une chorégraphie.

Dans la « Dinner Room », des « Dîners aux poèmes » sont proposés aux visiteurs sur réservation. Sur un escabeau, des morceaux de pains sont recouverts d'or, l'aliment se fait précieux. Au fond, une peinture fait écho



Alex Cecchetti, *Thamam Shud : Music Room, 500 000 Azalées*, 2017, Ferme du Buisson, © photo Émile Ouroumov.

à un mouvement, à un pas de danse. L'artiste a laissé sa signature, une trace de son passage.

A l'étage, un espace plus intime « Erotic Cabinet », où un mobilier en bois provoque la curiosité, le désir de l'ouvrir et d'y découvrir peu à peu les peintures qu'il renferme. Encore plus cachée, « Mémoires » est une oeuvre qui ne se dévoile que grâce aux « détectives ». Le visiteur est un peu dérangé et en même temps captivé par ces dessins érotiques, comme pris au piège. Dans le noir, la « Death Room » offre un

temps de repos, de méditation... *Cetaceans*, composition sonore, mélange de musique sacrée, poèmes et sons de baleines peut endormir ou faire surgir des pensées. Ainsi, cette exposition plonge le visiteur curieux dans un voyage mental. Il devient enquêteur, comprend au fur et à mesure ce qui s'est passé ou ce

qui peut arriver. Entre situation du quotidien et expérience artistique, la limite se révèle poreuse. Une histoire se raconte au fur et à mesure de la déambulation. Chaque visite est une aventure à vivre et c'est à chacun de choisir jusqu'où s'approprier les propositions.

Pauline Lisowski

INFOS PRATIQUES

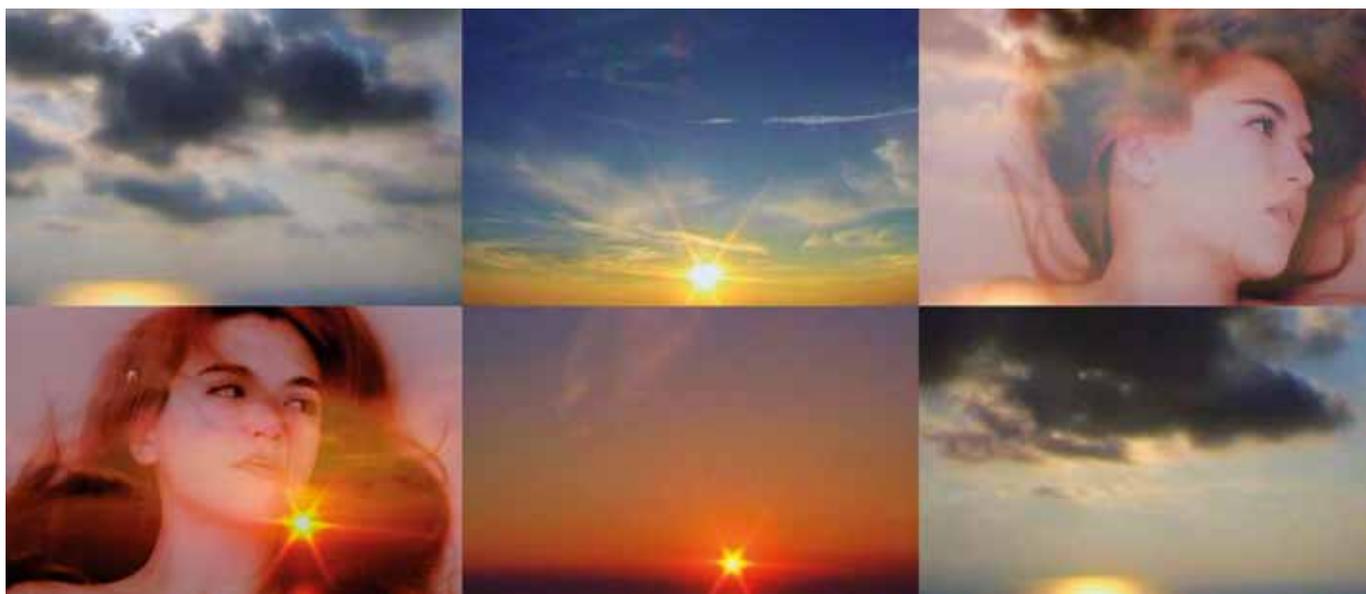
Alex Cecchetti, *Thamam Shud*

La Ferme du Buisson

allée de la Ferme, Noisiel

jusqu'au 25 février

Ange Leccia, *La communauté des images*



Ange Leccia, mur vidéo, HAB, Courtesy de l'artiste et de la galerie Jousse Entreprise, Paris

Après Alain Fleischer, le Centre des arts d'Enghien-les-Bains poursuit son exploration des arts numériques en lien avec des artistes contemporains invités, tel Ange Leccia qui nous propose une plongée plus contemplative que chronologique dans ses sources d'inspiration et obsessions cinématographiques.

Ce vaste corpus filmique se déploie sur l'ensemble des espaces du Centre à partir d'un certain nombre de dispositifs (« arrangements », comme il les nomme) impliquant toujours le spectateur.

Au 1^{er} étage plongé dans le noir complet, trois ensembles vidéo posent un climat général vite entêtant entre les répétitions à l'infini et le son. Une mise en boucle formelle autant que sensorielle.

Au 2^e niveau, aux côtés de pièces que

l'on connaît, comme « La Mer », à la veine très picturale, qu'il a remontée cet été pour l'exposition, de nouvelles productions sont déployées, comme notamment « Palmyre », à partir de son voyage sur le site en 2000, filmé au coucher du soleil à travers les vitres d'un train.

Des images qui ont acquis avec l'histoire une valeur de témoignage. A un moment donné, elles finissent par se fondre et se répondre entre elles, bien que prises à des époques différentes, suggérant une invitation à un voyage personnel du spectateur et aboutissant à une sorte de brouillage, de degré zéro de l'image comme geste esthétique.

De plus, des banques de données d'images remontant à l'époque où il était pensionnaire à la Villa Médicis (une

succession de visages, de sculptures, de surimpressions) apparaissent et disparaissent, dessinant comme une communauté mouvante et fluctuante entre violence et poésie fragile. Vision de la guerre, de la possible destruction, jusqu'au crépitement suicidaire des images.

Une réflexion hantée sur le pouvoir de fascination qu'elles véhiculent au sein de notre société et sur le rôle du regardeur.

Marie de La Fresnaye

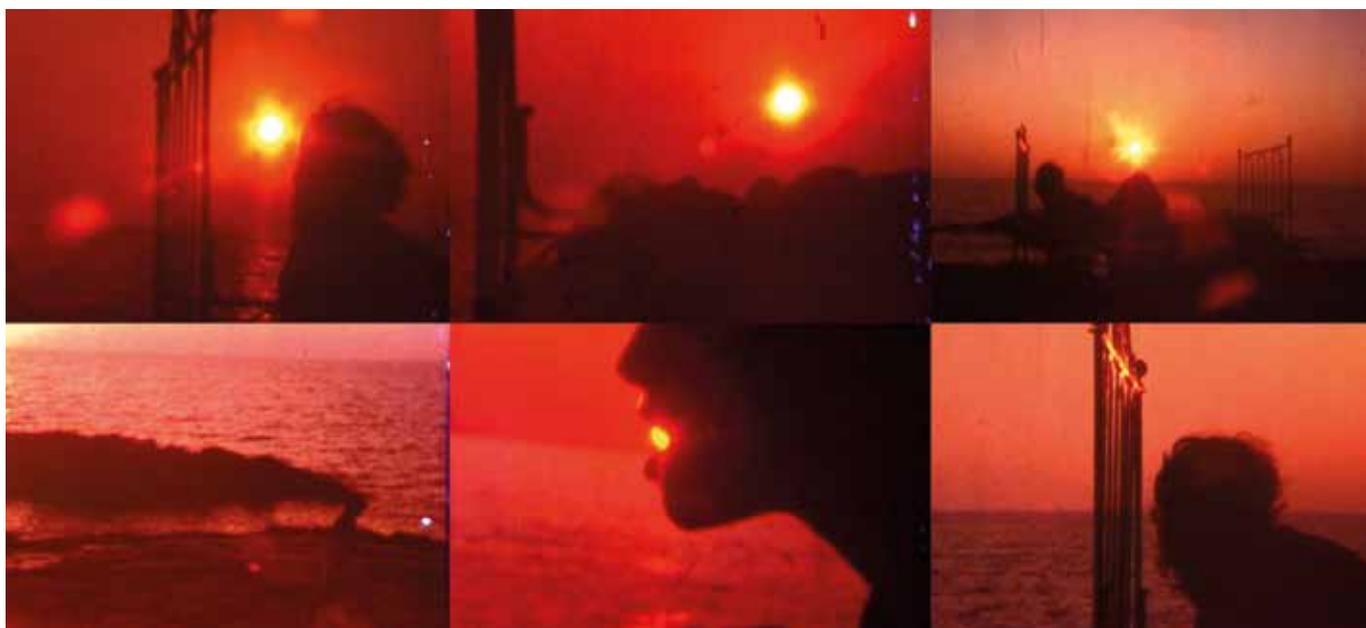
INFOS PRATIQUES

Ange Leccia, *La communauté des images*

Centre des arts

12-16 Rue de la Libération, Enghien-les-Bains

du 19 janvier au 15 avril



Ange Leccia, mur vidéo, HAB, Courtesy de l'artiste et de la galerie Jousse Entreprise, Paris

« Comme un frisson assoupi »

« Comme un frisson assoupi » propose une déambulation polysensorielle dans le travail de deux artistes dont les recherches défient la suprématie de la perception visuelle en alliant formes plastiques et immatérielles. Si Karine Bonneval utilise le son, Julie C. Fortier, originairement plasticienne, photographe, vidéaste et performeuse, compose en parfums d'invisibles et fugaces récits.

Julie C. Fortier :

« Le jour où les fleurs ont gelé, la rivière s'est brisée et les fauves ont surgi de la montagne ».

De cette prophétie au passé, entendue dans le flottement d'une insomnie, Julie C. Fortier a fait émerger en trois œuvres un paysage imaginaire. Au détour de l'immense rivière de perles inondant l'espace, rôdent les âmes comme des fauves. Des manteaux de fourrure enlacent des corps absents, fantômes surgis de la mémoire de l'artiste, flottant au dessus des visiteurs et renfermant le parfum d'existences passées.

Ces vivants souvenirs, que l'artiste exalte dans l'ensemble de son travail, trahissent ses préoccupations récurrentes pour les phénomènes de la perte et l'idée de la transmission.

Le temps de l'exposition semble suspendu, pétrifié à l'image de ces poétiques horloges en verre et en céramique dans lesquelles l'artiste a emprisonné des molécules odorantes qui s'épanouissent en fleurs cristallines. Seule l'odeur y palpète doucement. Car les compositions volatiles de Julie Fortier vivent et ravivent, animant les formes et circulant dans l'air comme une ronde des esprits.

Clara Muller



Julie C. Fortier, « Les Fauves » (détail), 2017, Courtesy de l'artiste

Karine Bonneval : sonder l'invisible dans la nature

Depuis ses premières œuvres autour des plantes et de l'arbre, Karine Bonneval mène une recherche sur notre connexion à la nature. Les lieux et leur histoire l'inspirent notamment comme point de départ pour interroger notre relation aux végétaux. Elle cultive l'apprentissage des savoir-faire, le fait main... Elle crée des pièces qui sollicitent notre envie de toucher et appellent à l'imaginaire. Celles-ci convoquent aussi bien le décoratif, le baroque que les oppositions entre le naturel et l'artificiel. Karine Bonneval s'enrichit des rencontres avec des scientifiques et des habitants dans les lieux où elle intervient. Elle s'intéresse au sol et aux micro-organismes vivants qui le constituent. Récemment, elle a développé un projet de céramique sonore.

À l'Onde, elle propose aux visiteurs d'écouter la terre. Ces œuvres sont le fruit d'une collaboration avec Fanny Rybak, bioacousticienne de l'Institut des Neurosciences de Paris-Saclay, l'équipe en écologie végétale du jardin botanique de Berlin et la céramiste Charlotte Poulsen. Elle a installé sa série *Fungis*, des dômes en papier mâché et terre crue inspirés des « cases-obus » musgum du Cameroun. Ces œuvres suggèrent l'activité, les changements incessants du sol. Le spectateur attiré par leur ouverture, s'en



Karine Bonneval, *Ecouter la terre*, 2017

approchant, perçoit d'étranges sons, ceux des profondeurs.

Une autre installation, montrant au sol du terreau, et au mur une image d'un élément microcosmique, propose une expérience d'un paysage, à la fois sonore, visuel et odorant, des matières naturelles qui le constituent.

Ainsi, Karine Bonneval invite à découvrir la richesse et la complexité du sol sur lequel

nous marchons. C'est un monde qui se révèle, où tout est en constant mouvement.

Pauline Lisowski

INFOS PRATIQUES

Karine Bonneval et Julie C. Fortier
Comme un frisson assoupi
Centre d'art Micro Onde
8bis, avenue Louis Bréguet, Vélizy-
Villacoublay
du 27 janvier au 24 mars

Théo Mercier, nouvel Indiana Jones du musée de l'Homme !



Théo Mercier, *La possession du monde n'est pas ma priorité*, 2015. Roches d'aquarium. Pièce unique © Photo Le Curieux des arts Gilles Kraemer

Le Musée de l'Homme a laissé carte blanche à Théo Mercier (né en 1984), plasticien et metteur en scène, pour un libre parcours au sein de l'exposition permanente de la Galerie de l'Homme. Il y mène une réflexion croisée entre anthropologie, ethnographie, géopolitique et tourisme,

dans une démarche de trouvailles, d'assemblages, de superpositions, de collages ou de greffes d'objets - *Memento mori* -, à découvrir dans l'ensemble du musée. Sa démarche de créateur et de collectionneur-entasseur, en des échanges foisonnants entre passé et présent, entre

vrai, artefact et faux, artisanal et industriel, profane et sacré - *Assemblée générale* -, confère à ses interventions une dimension quasi-muséale.

Les pièces métissées, polymorphes ou ambiguës dialoguent avec les collections de préhistoire, d'ethnologie de l'institution, dans un jeu de correspondances entre anthropologie réelle et imaginaire. Le *Collier passeport* - clin d'oeil aux porte-clés tour Eiffel vendus à la sauvette sur le parvis du Trocadéro - ouvre les portes du parcours de neuf autres interventions cachées ou visibles, autant d'invitations dans les trois séquences du parcours : Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Pour se terminer avec *La Possession du Monde n'est pas ma priorité*, 90 roches d'aquarium en plastique alignées méthodiquement sur des étagères de bois blanc. Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? Oui, sussure Théo Mercier dans cette démarche d'un cabinet de curiosité.

Gilles Kraemer

INFOS PRATIQUES

Théo Mercier, *Pièces Rapportées*
Musée de l'Homme
Place du Trocadéro, Paris 16^e
jusqu'au 2 avril

Sous les pavés, le désert

La confusion entre artiste et décorateur, objet d'art et design continue de poser question. Le sens du terme Talisman est souvent biaisé, déstabilisant ainsi la fonction de l'objet d'art.

Néanmoins la sacralisation qu'incarnent aujourd'hui certains chefs d'œuvres - de Léonard à Jeff Koons - invite, loin de toute pensée magique, à nous poser la question du pouvoir talismanique et de la transcendance de l'art.

Depuis la nuit des temps, les vertus apotropaïques des talismans, au-delà du statut social de ceux qui leur rendaient un culte, crient leur effondrement, symbolisent leur catharsis, projettent leurs espoirs, tout en clamant leur résilience.

Les légitimations souvent contestées et évoluant au gré des aléas politiques, ces artefacts assument toutes sortes d'attributs, et ceux parmi les talismans les plus primitifs de nos collections, sont, tel un contrepouvoir, désormais davantage chargés de questions liées aux restitutions et à la décolonisation, qu'à celles dévolues à leur destination originelle : l'œuvre vit du regard qu'on lui porte.

Du scarabée, présent depuis les sources immémoriales des mythologies jusqu'à la Dématérialisation de l'art Conceptuel *, en passant par une reconsidération du smartphone, comme talisman agitateur de la *Révolution de Jasmin* (Art Orienté Objet), l'artefact est un objet hybride qui remet en question les consensus.



Laddie John Dill. *Série Light and Sand*, 2017. Courtoisie de Ochi Gallery

Phénomène d'hybridation également dans les œuvres contre-narratives de Bady Dalloul exemplifiant la modification d'un discours telle une brèche dans un récit établi. (*BadLand, 1999-2004'* ou *Oman Letters, 2017*).

David Oggioni

**The Dematerialisation of Art, Lucy r. Lippard & John Chandler, 1968*

INFOS PRATIQUES

Talismans, le désert entre nous n'est que du sable
Fondation Calouste Gulbenkian
39 rue de la Tour Maubourg, Paris 7^e
du 7 mars au 1^{er} juillet

Assemblages pour spectacles sans objet au Crédac



Louise Hervé & Chloé Maillet, *Spectacles sans objet*, 2016. Diapositives, s8mm et vidéo HD transférés sur HD, 33', 2016

Louise Hervé et Chloé Maillet sont de retour au Crédac, qui propose une anthologie de l'ensemble de leur production artistique autour de la notion de « performances didactiques », au cours desquelles elles émettent un certain nombre d'hypothèses oscillant entre véracité scientifique, projection fictionnelle et références littéraires ou cinématographiques.

Le duo opère selon le même protocole : vêtues d'un uniforme strict, citant d'un ton dogmatique différentes sources et s'entourant d'experts. Déclinant plusieurs variantes d'une même histoire selon le lieu investi, elles trouvent d'autres interprètes opérant sur le ressort de la croyance

populaire mêlé à la culture savante. Leurs performances ne sont jamais enregistrées volontairement.

Ce projet, articulé en deux actes, offrant chacun un programme de performances et de films, dévoile leur propre musée, dans l'espace du centre d'art, à partir d'œuvres empruntées à des artistes spirites.

Nous y retrouverons également des « objets propres à susciter les performances », tel ce presse-papier ayant appartenu à Maurice Thorez, député d'Ivry, dirigeant du Parti communiste de 1930 à 1964, dont le fonds leur avait inspiré en 2012 un texte de science fiction « L'un de nous doit disparaître ». Nous

pouvons y voir également la reconstitution du transport de tumulus de Bougon (5^e millénaire avant notre ère), un tapis de jujitsu utilisé par les Suffragettes de Londres dans des techniques d'auto-défense, une famille enfermée dans un bunker en attente d'une invasion d'extra-terrestres, la communauté des saints-simoniens active en performance publique au XIX^e siècle, des archéologues sous-marins et des curistes en thalassothérapie, le tout sous un angle volontairement anachronique, décalé, voire franchement drôlatique.

L'activation du récit passe par de multiples inepties qui, sous couvert d'une méthode rigoureuse, jouent sur le trouble de la perception, dans des jeux de rôles savamment orchestrés. Transmission et hiérarchie des savoirs, véracité du récit historique, codification du discours public, tels sont les enjeux passionnants de ce duo immédiatement reconnaissable et délicieusement iconoclaste.

Marie de La Fresnaye



Louise Hervé & Chloé Maillet, *Un Passage d'eau*, 2014. Photogramme. Vidéo HD, 23 minutes. Courtesy Marcelle Alix, Paris

INFOS PRATIQUES

Louise Hervé et Chloé Maillet, *L'iguane*
Acte I, du 20 janvier au 18 février

« L'iguane : La salle sans nom »

Acte II, du 20 février au 25 mars

« L'iguane : Rien n'est dit »

Centre d'art contemporain d'Ivry – le Crédac
La Manufacture des Cèllets

1 place Pierre Gosnat, Ivry Sur Seine
du 20 janvier au 25 mars

Mohamed Bourouissa au MAM*

Né à Blida en 1978, l'artiste franco-algérien Mohamed Bourouissa interroge la notion d'échanges et de valeur à partir de son intérêt pour les marges, les exclus et les lieux délaissés par l'art contemporain comme la rue et ses rituels. Il se fait remarquer avec les vidéos « Temps Mort » et « Legend » autour des vendeurs de cigarettes à Barbès, et du quotidien d'un détenu en prison, captées dans des conditions clandestines et une esthétique basse définition et instable.

Des banlieues parisiennes, il déplace le curseur aux Etats-Unis pour ausculter un nouveau territoire, les écuries de Fletcher Street, dans le quartier désœuvré de Northwest à Philadelphie, rare ville où il est possible encore de se déplacer à cheval.

A l'occasion de cette résidence, l'artiste construit un projet et concours inédit de *Tuning* avec la communauté de ces cavaliers afro-américains, qui tentent de maintenir leurs traditions, malgré la politique de répression de la municipalité. La collaboration entre des artistes et comédiens et des cavaliers le temps de ce projet collectif, permet à l'artiste une immersion dans le quotidien de ce quartier, avec ses codes et la symbolique que la mythologie américaine de la conquête rapproche du cheval. Une passerelle inédite, matérialisée notamment par les tirages photos des chevaux et cow boys sur les capots de voiture.

« Horse Day » retrace cette aventure humaine fédératrice, et agit comme le point de départ de l'exposition qui regroupe un large corpus de dessins, portraits de cavaliers, parures et costumes de chevaux, photographies grand format, sculptures, collages, avec des pièces créés pour l'occasion.

Interrogeant la fragmentation du territoire, les stratégies de résistance, le hors-champ



Mohamed Bourouissa, *Horse Day*, 2015. Diptyque vidéo (couleur, son), 13'39". Produit par Mobiles, Corinne Castel. Avec le soutien du PMU. Courtesy de l'artiste et kamel mennour, Paris/London. © Adagp, Paris, 2017

en la figure souvent ignorée du cow-boy noir, Mohamed Bourouissa, entre documentaire et fiction, brouille les codes de représentation du réel et stéréotypes sociaux-culturels liés aux minorités.

Après le Stedelijk Museum (Amsterdam) et la Fondation Barnes (Philadelphie), l'exposition « Urban Riders » arrive à Paris au musée d'art moderne dans une version enrichie, déclenchant chez l'artiste de nouvelles recherches à partir de certaines

pièces des collections du musée, autour des questions des codes de représentation et de diffusion du récit dans l'histoire de l'art.

Marie de La Fresnaye

INFOS PRATIQUES

Mohamed Bourouissa, *Urban Riders*
***MAM : Musée d'art moderne de la Ville de Paris - ARC**
11 avenue du Président Wilson, Paris 16^e
du 26 janvier au 22 avril

8^e édition du Festival Circulation(s)

Après le succès de l'année passée, le festival de photographie garde ses fondamentaux gagnants tout en renouvelant son approche autour de la jeune création européenne contemporaine. L'association Fetart à l'origine de l'initiative, renouvelle son partenariat avec le Centquatre qui accueille la manifestation depuis ses débuts, et avec Gare&Connexions (SNCF) qui propose un écho à la Gare de l'Est.

La marraine de l'édition est la commissaire britannique Susan Bright qui pour sa carte blanche a invité 4 photographes.

Le jury de professionnels, présidé par José Manuel Gonçalves, directeur du CENTQUATRE-PARIS et Susan Bright, a sélectionné 16 photographes, parmi lesquels l'on remarque : Louis Quail (GB) et

le portrait au quotidien de son frère atteint de schizophrénie, Lucile Boiron (France) autour du projet évolutif « chasing the horizon », auprès des campements de réfugiés à Paris, Judith Helmer (Pays Bas) avec « Identically Different » autour de jumeaux monozygotes, ou encore Jon Gorospe (Espagne) et le traitement des déchets comme métaphore de notre société contemporaine.

Plusieurs artistes invités complètent ce panorama ponctuant l'espace du Centquatre de diverses interventions. Citons le collectif Defrost (Belgique) autour d'un guide immobilier officiel du camp de réfugiés de Calais « ImmoRefugee », les répercussions du tourisme de masse par Thomas Egli (Suisse), Alma Haser (Allemagne) et « Cosmic surgery », autour du phénomène croissant de la chirurgie

plastique, ou Murray Ballard (GB) et le pays de l'immortalité (communauté des cryogénistes).

Marie de La Fresnaye

INFOS PRATIQUES

Circulation(s), Festival de la jeune photographie européenne
CENTQUATRE-PARIS
5 Rue Curial, Paris 19^e
du 17 mars au 6 mai

Et toujours : Little Circulation(s) : l'exposition à hauteur d'enfant, les projections-coups de cœur des festivals européens, le Studio Photo tous les week-ends, les lectures de portfolios, la galerie en ligne www.galerie-circulations.com De nombreux lieux associés dans Paris mettent à l'honneur la photographie contemporaine.

A l'école des sorcières



SKALL, *Envie de vie*, 1994, Générateur.
Photographie Isabelle Giovacchini.

Issue à la fois des pages noires de l'Histoire et des histoires de notre enfance, la figure de la sorcière pointe de-ci de-là dans l'histoire de l'art, et nous est redonnée aujourd'hui dans cette exposition au CAC La Traverse.

Le côté sombre de la féminité, fantasmé par les hommes, situé du côté du mal et de la mort, revient en force dans notre monde trop rationnel et trop matérialiste. Si

beaucoup de choses échappent encore à la science, certains remplissent ces « terrae incognitae » par l'imagination et la fiction. Le monde de la sorcellerie est un monde parallèle, transgressif, qui a de tout temps existé, et qui se modifie au gré des avancées des découvertes scientifiques. Ainsi, les potions « magiques » sont-elles maintenant étudiées en vue d'en faire des médicaments.

Si cette figure resurgit aujourd'hui, c'est que les sorciers et sorcières sont du côté de la nature, et que la nature reprend sa place, une place que l'Homme avait oubliée être primordiale. Nous savons maintenant qu'elle nous survivra, et que nous avons intérêt à la ménager ! Reconnaissons donc ceux qui vivent avec et par elle, ceux qui en sont les médiateurs.

« L'exposition *White blood, blue night* est envisagée comme un cercle magique, un cercle mental à l'intérieur duquel sont présentées les œuvres d'artistes dont les histoires, les expériences et les luttes propagent une multiplicité d'énergies. »* Et c'est bien une formidable énergie créatrice qui s'exprime dans cette exposition, où les détournements sont légion.

Ainsi Floryan Varennes, dont nous avons vu lors de la Biennale de la Jeune Création de Houilles en 2016 les « Hiérarques » (cols de vestes d'hommes démesurées) et « Mythopoeia » (chemises noires couvertes d'épingles), comme des poupées magiques. Il nous présente ici de nouvelles reliques de notre société.

Ou encore Skall, dont les totems grandement baroques peuvent faire penser à des objets de cultes plus ou moins sataniques. Myriam Mechita, quant à elle, dessine des personnages borderline, aux extensions intrigantes... qui la relie au spirituel ?

Lydie Jean-dit-Pannel prend fait et cause pour tous les King Kong qu'elle fait défiler poing en l'air « (80 selon les organisateurs, 3 selon la police) », réclamant « absurdement avec rage et passion » que les politiques prennent enfin au sérieux le marasme dans lequel se trouve la planète.

Citons encore, parmi les 18 artistes présents, Sarah Trouche, qui met à jour des traumatismes de nos sociétés. Elle présente une vidéo dans laquelle des femmes, en bord de mer, tirent des cordes... images du poids terrible de la douleur de ces mères qui voient, impuissantes, leurs enfants partir en Syrie.

La commissaire a choisi des œuvres singulières, où le corps est souvent présent, et qui nous entraînent aux limites de la rationalité.

Qui sont, où sont les sorcières d'aujourd'hui ? Parmi les artistes, peut-être !

Dominique Chauchat

* Julie Crenn, commissaire de l'exposition

INFOS PRATIQUES

White blood, blue night
CAC La Traverse
9 rue Traversière, Alfortville
du 18 janvier au 3 mars

Tarik Kiswanson dans la diffraction de la sculpture

Octobre 2016, Tarik Kiswanson présentait *Ongoing Reflection You, Me, So Many*, dans l'ancienne sacristie du Collège des Bernardins, à Paris. Ses trois structures métalliques accrochées aux clefs des voûtes incitaient le spectateur à devenir acteur de l'œuvre.

D'origine palestinienne, natif de Suède (1986), Prix agnès b. des amis des Beaux-arts de Paris en 2014, Tarik Kiswanson poursuit un travail sculptural et conceptuel autour du corps, de la matière et de la perception.

La rencontre physique entre le spectateur et l'œuvre fut au cœur de sa réflexion à la Biennale de Lyon 2017 où il montrait « *All the things my eyes don't see* » au Musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal, dans une performance où les visiteurs, équipés de casques/oreillettes étaient guidés par des performers.

Pour la Fondation d'entreprise Ricard - Commissariat de Jesi Khadivi -, il a conçu un paysage administratif étrange avec une collection de sculptures en lévitation. Cette

exposition marque le premier chapitre d'une nouvelle série d'œuvres inspirée par un même élément d'architecture bureaucratique : les archives et les placards à dossiers. L'exposition pose la question de savoir ce que seraient pour nous des archives de la perte. Comment pourrions-nous traduire leur témoignage silencieux ?

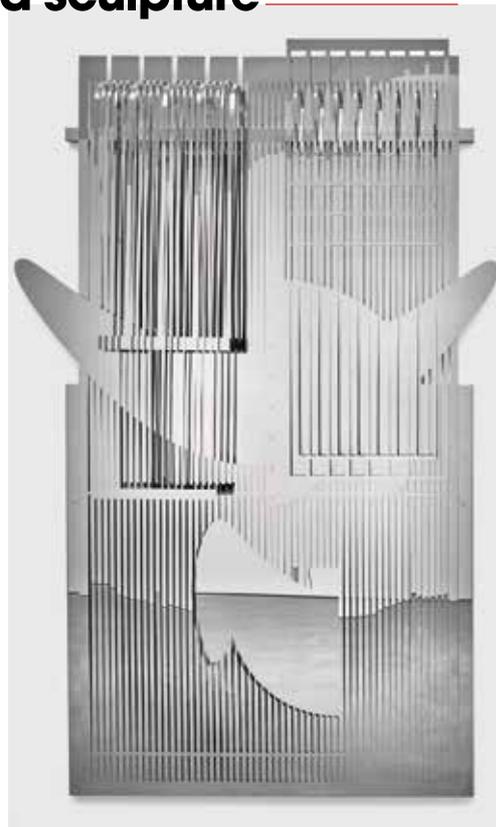
Un placard à dossiers n'est pas seulement un objet passif mais aussi le réceptacle de vies abstraites : des corps réduits à des paquets d'informations.

Gilles Kraemer

INFOS PRATIQUES

Fondation d'entreprise Ricard
12 rue Boissy d'Anglas, Paris 8^e
du 6 mars au 21 avril

Tarik Kiswanson,
The weavers machines,
2016. Hand woven and
hand polished stainless
steel. Courtesy the artist.



Entretien

Linda Sanchez

Après son diplôme Supérieur de Recherche en Art de l'École Supérieure d'Art de l'Agglomération d'Annecy, Linda Sanchez (née en 1983) participe à de nombreuses résidences, ateliers et collaborations. Elle devient lauréate du Prix de la Fondation Bullukian à Lyon en 2013. Elle emporte la 4ème Bourse Révélation Emerige en 2017.



Linda Sanchez, *L'autre*, 2017, techniques mixtes, dimensions variables © Rebecca Fanuele pour Emerige.

L'aventure Emerige : bilan et perspectives

Pour cette exposition, j'ai construit une nouvelle pièce qui est en train de devenir une nouvelle ligne de travail : « L'autre ».

J'ai également montré la vidéo « 11752 mètres et des poussières... » ; un film de 71 minutes, qui compte beaucoup à cause de ce rapport vidéo-sculpture présent dans ma démarche. Enfin, j'ai aussi accroché le schéma K, dernier dessin de la série « 14628.jpg », une suite d'opérations géométriques qui part à la dérive et finit par ne décrire que sa propre trame de construction. La triangulation entre « L'autre » (espace chaotique et en même temps partition), le dessin (dérive et bifurcation) et la goutte d'eau (la chute infinie) m'ont permis de construire une articulation cohérente.

Cette exposition est pour moi un moment charnière car j'ai pu éprouver et montrer une nouvelle œuvre, devenue à présent une étape de laquelle je peux repartir.

Quelle serait la définition de votre pratique ?

C'est toujours, ou souvent, des gestes de capture, de prise d'empreinte, d'enregistrement ou de saisie, pour lesquelles j'invente des techniques particulières liées à ce qui est pris. Les formes et les technicités sont intrinsèquement liées. Je travaille toujours à partir de ce qui existe déjà, le comportement d'une goutte d'eau, la géométrie d'un grillage, la souplesse d'un liant, la liqui-

dité du sable, la trajectoire d'une chute... Des phénomènes physiques, des mouvements, qui sont transcrits ou réactivés dans les espaces d'exposition et auxquels je donne une échelle et une durée, ou un mode d'existence propre. Je travaille empiriquement ce qui induit les notions d'accident, de bifurcation, de dérive opératoire.

Quelles rencontres ont été décisives dans votre parcours ?

Alain Bublex, quand j'étais en section design d'espace, à l'École d'art d'Annecy puis Thierry Mouillé, coordinateur du laboratoire des intuitions, entre autres. Avec ce laboratoire, et le cycle de diplôme doctorant que j'ai suivi ensuite, j'ai pu rencontrer

Tim Ingold, l'auteur d'une brève histoire des lignes, ouvrage devenu essentiel.

Marie de La Fresnaye

Linda Sanchez participe actuellement à l'exposition « Les faits du hasard » (Biennale Némò, Centquatre). Elle est en résidence début 2018 au 3bis f à Aix en Provence et prépare (pour septembre) sa première exposition personnelle à la galerie Claudine Papillon, comme prévu dans le cadre de la Bourse Emerige.

INFOS PRATIQUES

Les faits du hasard, Biennale Némò
Centquatre
5 Rue Curial, Paris 19^e
jusqu'au 4 mars



Linda Sanchez, *11752 mètres et des poussières...*, 2014, vidéo, 71 minutes (extrait) © Linda Sanchez.

Portrait

Julien Creuzet, Ikeart



Julien Creuzet, *Galère portugaise*, 2006 © Buddy Moore

C'œuvre inédite, la Fondation Ricard et Bétonsalon s'harmonisent pour étendre solidairement dans leurs deux espaces, la pensée éclectique de Julien Creuzet, le poète.

Le double titre, entre poème et haïku, offre un indice du propos : le mancenillier, arbre à port majestueux parfois inquiétant, classé par le *Guinness World Records* comme le plus dangereux de la planète. Les esclaves en glissaient parfois le suc, auquel seul l'iguane vert survit, dans les breuvages des négriers.

En ébénisterie coloniale, son essence veinée brun-jaune semblable au poirier, était exploitée et valorisée en *commode bordelaise XVIII^e*, sans que l'on sache alors que sa substance sert aujourd'hui pour engendrer des cancers chez les souris de laboratoire. Entre autres dangers, ironie du sort : il rend aveugle.

Cette habileté à déjouer les arcanes des mythifications, est l'une des pratiques que l'artiste met en œuvre afin de mieux occuper l'espace, et inquiéter les évidences généalogiques des récits anthropologiques, en les tressant, les catalysant et en leur offrant un mouvement, tel un troubadour.

Elle est également une mise en forme de la philosophie d'Edouard Glissant dont le

glossaire s'est bien incarné au sein du milieu de l'art contemporain : aussi, la Biennale de Lyon dont Creuzet reçut le Prix 2017 de l'Artiste Francophone, se déployait-elle comme « *une promenade au sein d'un archipel d'îlots* » - dit la commissaire Emma Lavigne - qui avait déjà introduit cette notion glissantienne lors des dix ans du Prix de la Fondation Ricard au Centre Pompidou.⁽¹⁾

Mais Creuzet se situe au-delà même des stéréotypes et créolisations : en observant les chaos du monde, il assemble de quoi produire une pensée de complémentarités plutôt que des différences⁽²⁾, pour générer des pulsions scopiques.

Pour ce faire, tel un alchimiste quimboiseur - maître des connaissances en martiniquais - il fusionne les codes des schémas artistiques tout en les restituant en potion antidote cathartique. A partir de tout petits riens, il élabore des désinences, comme avec le visuel de l'exposition -image de pseudo-méduse urticante, ready-made via navigation google, dont le nom vernaculaire⁽³⁾ dit la sournoiserie toujours active des esclavages du capital.

S'il sait saisir l'histoire du temps, l'artiste ricoche sur les sens, via WhatsApp, Bogota, Bamako, Casablanca, quêtant la formule - magique ? - pour un monde plus présent

qu'en devenir ; toutefois cet événement muera, une fois terminée la partie à la Fondation Ricard, en un troisième volet, sorte de canopée organique sous les 6 mètres de plafond de Bétonsalon, où l'on évoluera entre la douceur de son regard orangé et son amour infini pour l'autre, pour l'être, pour l'art.

David Oggioni

1) *Les Archipels réinventés : 10 ans du prix Fondation d'entreprise Ricard, Centre Pompidou octobre 2009*

2) *Achille Mbembe, Politiques de l'inimitié, 2016*

3) *Physalia physalis, La Galère portugaise - Caravelle Espagnole, image google, 2017*

INFOS PRATIQUES

Julien Creuzet

La pluie a rendu cela possible depuis le morne en colère, la montagne est restée silencieuse. Des impacts de la guerre, des gouttes missile. Après tout cela, peut-être que le volcan protestera à son tour. - Toute la distance de la mer (...)

Bétonsalon

9 esplanade Pierre Vidal-Naquet, Paris 13^e
du 23 janvier au 14 avril

Julien Creuzet

Toute la distance de la mer, pour que les filaments à huile des mancenilliers nous arrêtent les battements de cœur. - La pluie a rendu cela possible (...)

Fondation d'Entreprise Ricard

12 rue Boissy d'Anglas, Paris 8^e
du 23 janvier au 19 février

Histoire

Métamorphose inclusive



Rachel Whiteread, Modern Chess Set, 2005. Tapis, linoleum, contreplaqué, hêtre, résine plastifiée, papier aluminium, métal blanc, émail, vernis, fil d'aluminium, cuivre, encre, chrome, peinture laquée, fil en métal, mousse, poignée de transport en tissus. Dimensions of box: 24.5 x 75 x 41.5 cm. Dimensions of board: 3 x 67 x 67 cm. Edition de 7
© Rachel Whiteread; Courtesy of the artist, Luhring Augustine, New York, Lorcan O'Neill, Rome, and Gagosian Gallery

Après l'ouverture de l'exposition *Women House* à la Monnaie en octobre dernier, décède à 86 ans l'historienne de l'art Linda Nochlin, qui dans *Artnews* de janvier 1971 posait la question « Pourquoi n'y a-t-il pas eu de grandes artistes femmes ? » fondant ainsi avec l'écrivaine et activiste Lucy Lippard une déconstruction de l'histoire de l'art. Le genre devint subversif suite aux réponses engageant la responsabilité idéologique du phallocentrisme ancestral.

À Fresno en 1970, l'artiste Judy Chicago, horrifiée du machisme californien, institua le premier programme éducatif visant à développer un art qui, comme le clamait Virginia Woolf*, put changer les valeurs établies avec comme condition pour une femme d'être auteure, de disposer de quelque argent et d'*Une chambre à soi*.*

La question de l'atelier et de son coût : bâtir son espace comme base d'émancipation, devint la source du dialogue de cette unité universitaire qui se poursuit en 1972 au Cal Arts - école expérimentale et radicale, dont les locaux en gestation suite au tremblement de terre de 71, offrirent l'opportunité de restaurer une bâtisse d'Hollywood fondant ainsi la *Womanhouse*. Le vernissage de novembre 1971 réservé aux femmes, généra ensuite 10.000 visites, transformant ainsi la question de l'intime en sujet public.

Comme à Washington aucune femme ne fut invitée à la Corcoran Biennial de 1971 - la plus importante institution artistique du pays -, on présenta la maison-femme lors de la réunion de 1972 qui lança le Mouvement d'Art Féministe National. Dix ans plus tard naissait dans cette ville le Musée National des Femmes qui coproduit l'exposition actuelle au quai de Conti ; 200 ans après la théorie de l'égalité des sexes

de Condorcet, inspecteur de la Monnaie, inventeur du droit d'auteur.

39 femmes artistes font écho aux 17 pièces de cette maison fondatrice avec entre autres : l'escalier de la mariée convoqué par la yourte de Nil Yalter, et Claude Cahun pour la penderie : car il faut bien sortir du placard. Rachel Whiteread offre un échiquier-maison-de-poupée, entre théâtre d'Ibsen et l'Alice de Carroll, évoquant

l'opulente salle à manger aux mets sculptés. Au sein de la cuisine nourricière, Karin Mack rêve allongée sur sa planche à repasser, Martha Rosler performe la perverse liberté des robots ménagers. Un filet de Sheila Pepe fait office de coin tricot. La chambre-feuille reflète le cycle des nostalgies grâce aux membranes de Nazgol Ansarinia et aux empreintes de la mémoire d'Heidi Bucher. La baignoire à cauchemars est incarnée par le module-jacuzzi d'Andrea Zittel. La porcelaine organique d'Elsa Sahal reflète la salle de bains aux menstruations et l'angle à rouge à lèvres.

Le faire ensemble qui permet cette prouesse historique s'exprime par la tente de Lucy Orta.

Woman House pointe comment, en libérant la parole et les questions de femmes artistes, ce lieu longtemps sous domination masculine, permet l'émergence d'une inversion des paradigmes genrés, ouvrant la voie à une reconsidération du rôle des femmes au musée.

David Oggioni

*Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, 1929

INFOS PRATIQUES

Women House

Monnaie de Paris

11 quai de Conti, Paris 6^e

jusqu'au 28 janvier



Camille Grey, Lipstick Bathroom, 1972

Événement

20 ans pour Art Paris Art Fair. La Suisse, invitée d'honneur

Réunissant 140 galeries venues de 20 pays, Art Paris Art Fair 2018 fête ses 20 ans. Pour son commissaire général Guillaume Piens « cette manifestation s'implante dans un sillon européen après avoir exploré et travaillé de nouveaux horizons, de la Russie au continent africain ».

Place à la Suisse invitée, avec une dizaine de galeries et une programmation confiée à Karine Tissot, directrice du CACY (Centre d'art contemporain d'Yverdon-les-Bains). Si la scène artistique Suisse des années 1990 avec John Armleder, Thomas Hirschhorn ou Ugo Rondinone s'est imposée, qu'en est-il de la jeune création helvète ? Cette invitation s'attache à promouvoir sa diversité avec des galeries « établies » comme Ditesheim et Maffei avec Thomas Huber, Gowen Contemporary ou Rosa Turetsky avec Pierrette Bloch. Mais aussi, point sur lequel insiste Guillaume Piens, « l'idée de présenter l'émergence de jeunes galeries ».

Telles Contemporary Art à Neuchâtel, DufflonRacz sise entre Berne et Bruxelles ou Wenger à Zurich dévouée à l'abstraction et au conceptuel. Une programmation de vidéos d'artistes femmes suisses est prévue et des œuvres numériques d'artistes suisses seront projetées en nocturne sur la façade du Grand Palais.

Si la spécificité de ce salon est son positionnement français - plus de 50 % de galeries de l'hexagone - Art Paris offre cette année une plate-forme affirmée aux pays du Moyen-Orient et du Maghreb. Avec Contemporary Art Platform de Koweït, MISK Art Foundation en Arabie Saoudite présentant des femmes artistes, Tanit implantée entre Beyrouth et Munich ou GVCC à Casablanca. Autres pays, le Canada et Cutts Gallery, le Portugal et Carlos Carvalho Arte ou Moscou et K35 Art Gallery.

Le secteur Promesses soutient les jeunes



Nicolas Chardon, *Construction*, 2016. Acrylique sur tissu, 70 x 70 cm. Courtesy l'artiste et galerie Jean Brolly, Paris.

galeries et la création émergente, accueillant 12 galeries de moins de six ans d'existence. Pour ses 20 ans, Art Paris associe le regard du critique et commissaire d'expositions François Piron à une sélection d'artistes en France qui, hier et aujourd'hui, se sont tenus en indépendance voire en marge de l'histoire dominante. Tels Jean-Michel Aberola chez Templon ou Carlos Kusnir chez Éric Dupont.

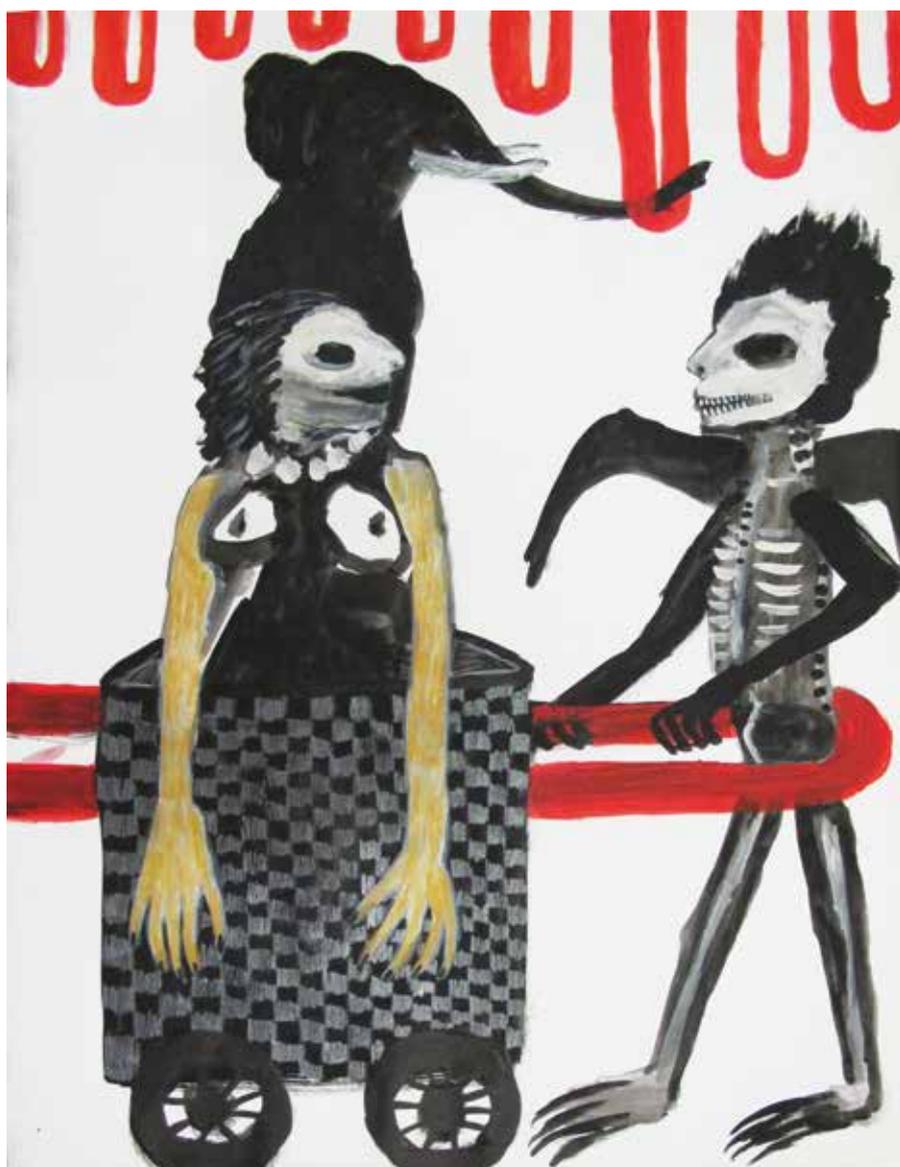
Des expositions personnelles seront visibles chez Caroline Smulders avec Jean-Pierre Raynaud, Kengo Kuma chez Philippe Gravier. D'autres galeristes ? Najuma de Marseille ou Front point to point galerie de Nîmes. Anne de Villepoix et Annette Barcelo, Tadeusz Koralewski et Robert Sobocinski, Jean Brolly et Nicolas Chardon.

Gilles Kraemer

INFOS PRATIQUES

Art Paris Art Fair
Grand Palais - Paris
Jeudi 5 avril au **dimanche** 8 avril 2018

Annette Barcelo, *L'Aventure*, 2016. Technique mixte sur papier, 65 x 50 cm. Courtesy l'artiste et galerie Anne de Villepoix, Paris.



12^e édition du Salon du Dessin contemporain



Pia Rondé & Fabien Saleil, *Cité-Fantôme*, 2017. Techniques mixtes, dimensions variables © Rebecca Fanuele.

En mars Paris célèbre le dessin, et différents salons le mettent à l'honneur pour notre plus grand plaisir, dont DRAWING NOW consacré au dessin contemporain. Installées sur les deux niveaux du Carreau du Temple, en plein cœur du Marais, 67 galeries de 14 pays différents proposent de découvrir artistes confirmés ou émergents dans des genres extrêmement variés. Depuis sa première édition en 2007, la sélection s'effectue par un comité indépendant constitué de professionnels du milieu de l'art. Cette année, Joanna P.R. Neves rejoint l'équipe et est en charge plus spécifiquement de la direction artistique à l'international.

Deux nouveaux secteurs font leur apparition avec une vingtaine de galeries présentées au niveau bas. Le secteur « Insight » permettra d'approfondir le travail d'artistes peu ou moins connus, même si identifiés dans leur pays d'origine. L'artiste grec Stelios Karamanolis (galerie Flatland) couvre le papier de

signes colorés abstraits ou figuratifs dans une référence à l'anthropologie et aux motifs et symboles de la mythologie. Les artistes allemands Jan Schmidt et Lena Dittman (galerie Anita Beckers) présentent tous deux un travail abstrait, pour le premier centré sur la matière et la manipulation alors que pour la deuxième il est plus inspiré par les mathématiques, entre visible et invisible.



Joachim Bandau, *Black Watercolor*, aquarelle sur papier, 2011. © de l'artiste et de la Galerie Maubert

Le secteur « Process » proposera une expérimentation du dessin au travers de pratiques hétérogènes, sous la forme d'expositions thématiques. Dans ce cadre seront présentés le travail de Claire Morel en dialogue avec celui de Detanico / Lain où le dessin est présent par la ligne, par la trame ou simplement suggéré (galerie Aboucaya) ; l'artiste islandaise Gudny Rosa Ingimarsdottir (galerie Irène Laub) produit des dessins composés de plusieurs couches qu'elle découpe, pèle ou incise, afin de s'approcher de l'essence de la matière.

Au rez-de-chaussée, 40% des galeries sont étrangères avec une forte présence de

l'Allemagne, de l'Autriche et de la Suisse. A noter la présence d'artistes portugaises encore peu connues en France telles Ana Vidigal (galerie Baginski) et Angela Ferreira (galerie Filomena Soares). En ce qui concerne les galeries françaises, Christian Berst montre la pluralité des langages de l'art brut dans un cabinet de curiosité, Alain Gutharc nous invite à découvrir les dessins sur d'autres supports comme la céramique avec Suzanne Husky et Lamarche Ovize. La galerie Maubert a choisi de mettre en

exergue le travail de l'artiste allemand Joachim Bandau, souvent associé aux minimalistes, qui présentera de grands dessins de bunkers et ces superbes aquarelles aux formes géométriques de dégradés de gris subtilement et patiemment superposés.

Le parcours « Master Now » se déroulera au fil des stands avec 16 chefs d'œuvres disséminés comme une ponctuation discrète à découvrir. Le Prix du salon 2017, décerné à Lionel Sabatté, permettra à l'artiste d'exposer ses dernières créations chez Christie's France pendant les ventes de dessins du 15 au 23 mars.

Le dessin sera bien sûr présent dans de nombreuses institutions culturelles publiques ou privées à Paris mais aussi cette année à Angoulême dans le cadre d'un partenariat avec la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image.

Sylvie Fontaine

INFOS PRATIQUES

Le Carreau du Temple
2 rue Eugène Spuller, Paris 3^e
du 22 au 25 mars



Suzanne Husky, *Faïence ACAB, Gardiens de la paix*, 2016, céramique, Courtesy Galerie Alain Gutharc



Fritz Bornstücker, *Ernte 23*, 2016. Crayon, gouache et collage sur papier, 31 x 26 cm © Courtesy de l'artiste et Galerie Maia Muller.



Massinissa Selmani, *Potential memory # 1*, 2016. Dessin. Technique mixte sur papier et papier calque 34 x 43 cm. Courtesy de l'artiste et Selma Feriani Gallery.

Massinissa Selmani (né en 1980 en Algérie) expose au Palais de Tokyo le fil de ses recherches et voyages en Algérie et Nouvelle Calédonie, autour de la figure militante de Louise Michel, réalisés dans le cadre du Prix SAM.

Déportée après la Commune, Louise Michel partage le triste sort des communards français, de Canaques réprimés pour une révolte contre l'occupation française et d'insurgés kabyles également soumis au bagne colonial. Au cours de cet exil, elle fait preuve de solidarité et sympathise avec les algériens, leur promettant de leur rendre visite, promesse qu'elle tiendra juste avant sa mort où, fidèle à sa vocation anarchiste, elle donne une série de conférences affirmant ses positions féministes, anticléricales, antimilitaristes et antireligieuses.

Ainsi ce sont trois insurrections qui se croisent dans ce long travail entrepris par l'artiste, et qu'il traduit avec Yoann Gourmel, le commissaire, à travers 3 grands ensembles dans le bel espace de la Galerie du Capricorne, sorte d'agora en puissance.

S'il pratique essentiellement le dessin, l'artiste, sélectionné à la Biennale de Venise en 2015 et de Lyon la même année, Prix Collector l'année suivante, y adjoint différents filtres et objets opérant par segmentation d'images de presse ou d'archives photographiques. Des mises en scènes expérimentales sur papier, qui nous disent l'occupation de l'espace public par les corps et les messages induits.

La 1ère partie du parcours s'ouvre sur une reconstitution du mur de l'atelier de l'artiste avec ses bloc-notes, carnets de croquis, différentes sources d'inspiration et de lecture. A partir d'une étonnante économie de moyens et d'un attrait pour le minimalisme, il se saisit de cette matière première pour ouvrir le champ des possibles.

Le 2^e chapitre, pensé comme une plateforme, réunit sur une table les 3 types d'insurrection, créant des points d'achoppement et de friction à partir de détails qu'il isole et redimensionne. Ces télescopages, mises en tensions liées à l'acte de révolte en prise avec des instruments de mesure, sont comme une mémoire fluctuante et éphémère des événements, dans un rapport au dessin plus physique, et qui déborde du cadre.

Autant de signes fictionnels envoyés au spectateur dans ce dédale composite, avec toujours, de grandes réserves blanches, des hors-champs pour maintenir une distance avec le drame qui se joue.

Le dernier volet du parcours, à partir de dessins encadrés, revient sur la figure de l'orateur, et comment les histoires peuvent être manipulées à force d'être relayées par les médias. Cette falsification est soulevée par l'irruption de détails absurdes et humoristiques, qui désarçonnent comme une grenade dégoupillée que l'on tient en main. On y voit comme un flux sans fin d'événements, sur lesquels il serait vain de vouloir agir, et traduit par ce titre métaphorique : « Ce qui coule n'a pas de fin ».

Avec pudeur et élégance, Massinissa Selmani passe au crible les utopies qui naissent des mouvements de révolte pour mieux mourir.

Dans des allers et retours entre passé et présent, fragilité et puissance, détachement et tragédie, les figures de la révolte deviennent résolument actuelles que l'on soit en Nouvelle Calédonie, en Algérie ou en France, hier comme aujourd'hui.

Marie de La Fresnaye

INFOS PRATIQUES

Ce qui coule n'a pas de fin

Palais de Tokyo

13 avenue du président Wilson, Paris 16^e
du 16 février au 13 mai

abbaye de Maubuisson

avenue Richard de Tour, Saint Ouen
l'Aumône

Hicham Berrada, 74 803 jours
jusqu'au 22 avril

association Premier Regard

10 rue Humblot, Paris 15^e

Odonchimeg Davaadorj
du 1^{er} au 16 février
Victor Cord'homme
mars-avril

BNF François Mitterrand

Quai François Mauriac, Paris 13^e

PaysaGes Français. Une aventure
photographique (1980-2017)
jusqu'au 4 février

CAC de Bretigny

Espace Jules Verne - Rue Henri Douard,
Bretigny-sur-Orge

Angélique Buisson

jusqu'au 27 janvier

Desk fete

du 10 février au 24 avril

Centre Culturel Suisse

38 rue des Francs-bourgeois, Paris 3^e

Pauline Boudry / Renate Lorenz

du 13 janvier au 25 mars

Tarik Hayward

jusqu'au 18 février

Guillaume Pilet

du 24 février au 25 mars

Centre d'Art Contemporain Chanot

33 rue Brissard, Clamart

Violaine Lochu, *Hypnorama*

du 27 janvier au 25 mars

Centre Pompidou

César, *la rétrospective*

jusqu'au 26 mars

Sheila Hicks

du 7 février au 30 avril

David Goldblatt

du 21 février au 7 mai

Château de Rentilly

Parc culturel de Rentilly-Michel Chartier,

1 rue de l'Etang, Bussy-Saint-Martin

Hôtel du Pavot 2

jusqu'au 4 février

Le paradoxe de l'iceberg

du 11 mars au 22 juillet

Collège des Bernardins

20 Rue de Poissy, Paris 5^e

Devenir

du 9 mars au 8 juillet

Ecole et espace d'art Camille Lambert

35 avenue de la Terrasse, Juvisy-sur-Orge

Claire Trotignon, *Ultimo and the Clusters*

du 13 janvier au 17 février

Colin Caradec & Morgane Rébulard,

The Shelf Company

du 10 mars au 14 avril

Ecole municipale des beaux-arts/

Galerie Edouard Manet

3 place Jean Grandel, Gennevilliers

Hoël Duret

du 18 janvier au 17 mars
Bertrand Dezotoux
du 5 avril au 9 juin

)] **Fondation Cartier**
boulevard Raspail, Paris 14^e
Malick Sidibé, Mali Twist
jusqu'au 25 février
Junya Ishigami, Freeing architecture
du 25 février au 10 juin

)] **Fondation Henri Cartier-Bresson**
2 impasse Lebouls, Paris 14^e
**Zbigniew Dlubak, Un héritier
des avant-gardes**
du 17 janvier au 29 avril

)] **Galerie des Galeries / Galeries
Lafayette**
40, bd Haussmann, Paris 9^e
**Always Someone Asleep
and Someone Awake**
jusqu'au 25 février

)] **Galerie du CROUS**
11 Rue des Beaux arts, Paris 6^e
**Alexandre Korzeniovski, Dans un champ,
une paire de ciseaux suspendue**
du 9 au 20 janvier
**Côme Clerino, Clément Denis, Afour
Rhizome, Anna Ternon, Emplacement
Provisoire**
du 23 janvier au 3 février
**Alexandre Barre & artistes invités,
Mississippi**
du 19 février au 3 mars

)] **Jeu de Paume**
1 place de la Concorde, Paris 8^e
Raoul Hausmann / Susan Meiselas
du 06 février au 20 mai

)] **La Galerie, CAC Noisy-le-sec**
1 rue Jean-Jaurès, Noisy-le-Sec
**Hedwig Houben et Jean-Charles de
Quillacq**
du 20 janvier au 24 mars

)] **La Graineterie**
27 rue Gabriel Péri, Houilles
Poétique du geste
du 20 janvier au 10 mars
Biennale de la jeune création
du 7 avril au 26 mai

)] **La Maréchalerie**
5, avenue de Sceaux, Versailles
Taches aveugles
du 26 janvier au 8 avril

)] **La Terrasse**
face au 4 boulevard de Pesaro, Nanterre
1968-2018. Des métamorphoses à l'œuvre
du 16 mars au 26 mai

)] **Le CentQuatre**
5 rue Curial, Paris 19^e
Les faits du hasard
jusqu'au 4 mars
**Le jour où le penseur de Rodin
s'est transformé en gomme, avec
aalllicceelleessccaannnee &
ssoonniiaaddeerrzyppoolsskkii**
du 30 janvier au 03 février
Abdelkader Benchamma
du 17 mars au 06 mai
La collection BIC

du 14 avril au 13 mai
)] **MAC/VAL**
Carrefour de la Libération, Vitry
**« De l'intuition au réel - Hommage à
Jacques Ripault »**
jusqu'au 28 janvier
Élisabeth Ballet, « Tout En Un Plus Trois »
jusqu'au 25 février
Kader Attia
du 14 avril au 16 septembre

)] **Maison d'art Bernard Anthonioz**
16, rue Charles VII, Nogent-sur-Marne
L'économie du vivant
jusqu'au 4 février
Fables formes figures
du 8 mars au 13 mai

)] **Maison des arts de Chatillon**
11 Rue de Bagneux, Châtillon
Jan Voss, Remue-ménages
du 19 janvier au 03 mars
Nathalie Elemento, Sans motif apparent
du 16 mars au 28 avril

)] **Maison des arts de Malakoff**
105 avenue du 12 février 1934, Malakoff
Laura Huertas Millan
du 5 avril au 6 mai

)] **Maison populaire**
9 bis rue Dombasle, Montreuil
**En fuyant, ils cherchent une armée
1 | 3 Des surfaces dénuées d'innocence**
du 17 janvier au 31 mars

)] **Maison rouge**
10 boulevard de la Bastille, Paris 12^e
Ceija Stojka, une artiste rom dans le siècle
du 23 février au 20 mai
dans le patio : Lionel Sabatté, Demeure

)] **Micro Onde**
8 Avenue Louis Breguet,
Vélizy-Villacoublay
Kodomo no Kuni
du 7 avril au 30 juin

)] **Musée de la céramique**
2 place de la Manufacture, Sèvres
L'expérience de la couleur
jusqu'au 2 avril

)] **Musée de la chasse et de la nature**
62 rue des Archives, Paris 4^e
Gérard Garouste, Diane et Actéon
du 13 mars au 1er juillet

)] **Musée Zadkine**
100bis rue d'Assas, Paris 6^e
Etre pierre
jusqu'au 11 février

)] **Palais de Tokyo**
13 avenue du président Wilson, Paris 16^e
**Kader Attia & Jean Jacques Lebel,
L'un et l'autre**
**Georges Henry Longly / Marianne
Mispelaère, On vit qu'il n'y avait plus rien
à voir**
**Anita Molinero, Daiga Grantina,
Nina Chanel Abney : Œuvres in situ –
Anémochories**

Brèves

Au **CENTQUATRE-PARIS**, la Biennale internationale des arts numériques, Les Faits du hasard propose une relecture poétique d'une société technologique avec les propositions d'une trentaine d'artistes jusqu'au 4 mars. Une façon pour l'homme de reprendre la main sur la machine ?

L'**abbaye de Maubuisson**, en partenariat avec l'école nationale supérieure d'arts de Cergy, accueille ce printemps 20 étudiants, de la 1^{ère} à la 5^e année, faisant partie de l'Atelier de Recherche et de Création «Plug-in» (greffon). Leur projet collectif s'inscrit dans l'espace et dans l'histoire de l'abbaye. A voir du 31 mars au 8 avril dans le parc et la grange (ouverte uniquement les week-ends, de 14h à 18h). Abbaye de Maubuisson, avenue Richard de Tour, Saint-Ouen l'Aumône.

Le **TOGUNA** ouvre le 11 janvier au Palais de Tokyo : terme désignant une construction ouverte érigée en général au centre des villages dogons (Mali). Co-création entre artisans d'art et artistes réalisée grâce au partenariat avec la Fondation Bettencourt Schueller, cette structure accueillera un nouveau format de transmission de la connaissance, «l'Atelier des regardeurs», afin d'offrir à tous de nouvelles clés de compréhension de la création contemporaine.

Mains d'Œuvres, installé depuis 2001 dans l'ancien siège de la société Valeo à Saint-Ouen, est un lieu de résidence et de diffusion de la création artistique. L'exposition « Au loin, une île », du 1^{er} février au 11 mars, est le troisième et dernier volet d'un projet développé entre les centres d'art Diagonale (Montréal) et Mains d'Œuvres (Paris), ayant pour point de départ la mise en dialogue d'artistes européens et nord-américains. Du 29 mars au 1^{er} avril, les diplômés du Master Arts Plastiques spécialité Photographie et Art Contemporain présentent leurs travaux de fin d'étude.

La **Biennale de la Jeune Création** se déroule au Centre d'art La Graineterie à Houilles du 7 avril au 26 mai. Une belle occasion de découvrir la singularité et la qualité des démarches des jeunes plasticiens.

La **sixième édition de DDESSINPARIS**, dont la direction artistique est assurée par Ève de Medeiros et Christophe Delavault, accueillera une vingtaine de galeries françaises et étrangères du 23 au 25 mars, dans les 700 m² de l'Atelier Richelieu. Le Prix DDESSINPARIS/ Institut français de Saint-Louis du Sénégal offrira au lauréat une résidence de 3 semaines à l'Institut.

5^e édition du **Prix Dauphine** pour l'Art Contemporain 2018 sur la thématique (Hors) Cadre. Exposition des nominés à l'Université Paris-Dauphine du 3 au 5 avril. Remise des Prix du jury et du public le 5 avril. Du 18 au 30 juin, exposition des lauréats à la Galerie d'art du CROUS, Paris.

Pour le **Prix du dessin contemporain de la Fondation Daniel et Florence Guerlain**, les 3 artistes nommées sont : Mamma Andersson, née en 1962 à Lulea (Suède) Leiko Ikemura, née en 1951 à Tsu (Japon), Juul Kraijer, née en 1970 à Assen (Pays-Bas).

Le **Prix de la Fondation d'Entreprise Ricard 2017** a été décerné à l'artiste Caroline Mesquita.

Le **Prix SAM pour l'art contemporain 2017** a été décerné à Louis-Cyprien Riels et lui permettra de financer son projet en Ouganda, *Wakaliwood*. Les œuvres de tous les lauréats passés et à venir rejoindront les collections du Centre Pompidou.

Raphaël Botiveau, *London Calling*, film, 2017

Raphaël Botiveau, diplômé du Fresnoy, titulaire d'une thèse en science politique, cinéaste, enseignant et chercheur, vient de remporter le Prix StudioCollector remis chaque année par des collectionneurs tournés vers la vidéo à un étudiant du Studio National des Arts Contemporains, dont la réalisation de fin d'année aura été particulièrement remarquée.

**Adhérez à Artais
et recevez votre revue
dès sa sortie !**

associationartais@gmail.com
122 rue Salvador Allende, 92000 Nanterre

**Et pour prolonger la lecture,
découvrez d'autres articles
sur notre site :**

www.artais-artcontemporain.org

Son deuxième court-métrage, co-écrit avec la sociologue Hélène Baillot et intitulé « London Calling », met en scène un groupe d'acteurs amateurs issus de la « jungle de Calais ». Parachutés dans le film d'Henri Verneuil, « week-end à Zuydcoote » 1964, ils endossent les rôles tenus par Belmondo et ses acolytes dans quelques scènes-clés. Dans ce film référent on suivait les errances d'un groupe de soldats français tentant de s'embarquer pour l'Angleterre, en plein cœur de la « poche de Dunkerque » au printemps 1940.

A cette époque 340 000 britanniques et français gagnèrent l'Angleterre, en dépit des obstacles, grâce au déploiement solidaire de près de 850 petites embarcations civiles et militaires dépêchées par le gouvernement britannique.

Dans sa vidéo, Raphaël Botiveau met en

relation le passé avec le présent, en soulignant que notre actualité s'éloigne de ce fait historique majeur. Le sort de quelques milliers de personnes coincées entre l'Europe et l'Angleterre, semble de nos jours, en temps de paix, un problème insurmontable.

Cet artiste travaille actuellement sur un nouveau projet de film, dans le cadre de la résidence Création en cours des Ateliers Médicis qui débutera en janvier 2018.

F. et J.C. Quemin

London Calling au Fresnoy à Tourcoing du 23/09 au 31/12/2017. Il peut être accessible sur demande auprès du Fresnoy ou sur Vimeo.

INFOS PRATIQUES

Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains

22 rue du Fresnoy, Tourcoing

[https://vimeo.com/Raphaël Botiveau](https://vimeo.com/RaphaëlBotiveau) · Videos

Co-directrices de la publication :
Dominique Chauchat et Sylvie Fontaine

Ont collaboré à ce numéro :
Anne Bergeaud, Dominique Chauchat,
Marie-Elisabeth de La Fresnaye, Sylvie Fontaine,
Marie Gayet, Gilles Kraemer, Pauline Lisowski,
Clara Muller, David Oggioni.

3 parutions par an, tirage 2500 exemplaires
Dépôt légal : 15 mai 2012
ISSN 2265-5336

ETOILE
imprim

Avec le soutien d'Etoile imprim et de Axiom Graphic
2, Allée des Terres-Rouges 95830 Corneilles-en-Vexin
Tél. 01 34 66 42 42 - www.axiom-graphic.fr

Axiom Graphic
SOLUTIONS DE COMMUNICATION INNOVANTES

Parce que notre intérêt pour l'art n'est pas dénué d'éthique, nous sommes particulièrement heureux de bénéficier de l'appui d'Etoile imprim/Axiom Graphic, l'une des imprimeries françaises les plus innovantes en matière d'éco-responsabilité. Et en outre, Etoile imprim/Axiom Graphic aime l'art contemporain !